

LE RALLYE ARAIZE par Diégo de Bodard

Pendant 35 ans mon père portait un bouton sur lequel il y avait une tête de renard, car c'était le renard qu'il chassait; puis, il y a quelque vingt ans, le comte de Falandre me faisait cadeau d'une matrice non terminée par Duchesne, représentant une tête de brocard avec, en dessous, une banderole vierge. J'y ai fait inscrire « Champiré ».

« Champiré » est le nom de notre maison, une vieille maison construite au XV^e et en partie reconstruite au XVIII^e, en Anjou, aux portes de la Bretagne.

Vieille maison d'autrefois riche en souvenirs. Vieille maison sans faste mais belle et authentique. Témoignage du passé, gardienne de la Famille, symbole de la tradition et de la fidélité, elle est une partie de nous-même...

Elle était au XVII^e siècle la demeure de Renaud de Sévigné (oncle et tuteur de la Marquise), beau-père de Mademoiselle de la Vergne, qui devint Mme de La Fayette, le célèbre auteur de « La Princesse de Clèves ».

Pendant les quelques mois que dura son séjour à « Champiré », elle eut pour précepteur le poète Gilles Ménage, l'un des beaux esprits de son temps qui lui adressa des vers dont voici un passage :

*« Donc l'aimable Doris ce miracle charmant
Que Ménalque en tous lieux suivit si constamment
Qu'il suivait sur les bords d'ARAIZE et de Maine
Qu'il suivait sur les bords et de Marne et de Seine
Et qu'il aurait suivie au profond des enfers
Ne pourra retenir Ménalque dans ses fers »...*

Voilà donc notre Araize voisinant avec la Maine, la Marne et la Seine... L'Araize est un cours d'eau, on pourrait dire un ruisseau, mais il a ses charmes et il coule à nos pieds...

LE RALLYE ARAIZE : un nom tout indiqué pour le petit équipage que mon père monte en rentrant à Champiré après la première guerre mondiale.

Mon père n'avait pas été élevé dans une ambiance particulièrement vénerie par son père qui considérait la chasse à courre comme un plaisir réservé à des

personnes mondaines et fortunées. Tout enfant, il se rappelait cependant l'avoir vu monter « Coquelicot » pour aller en Ombree suivre le vautre Boberil. Mais c'était certainement plus par obligation que par goût. Les du Boberil étaient proches parents de son épouse, il était donc plus courtois de faire « acte de présence ». Bien qu'ayant usé ses fonds de culottes sur les bancs des Jésuites de Vannes avec Geoffroy d'Andigné, il n'allait jamais suivre le Rallye Vieil Anjou qui chassait pourtant à sa porte. Il préférerait donner la totalité de son temps à la gestion de son domaine et à sa mairie.

Ce domaine qui avait été, il faut le dire, quelque peu négligé par les parents de son épouse, les Narcé. C'est plutôt de ce côté qu'il faudrait chercher l'atavisme. Armand de Narcé qui était l'une des plus belles trompes de sa région aux dires du Marquis de Charnacé, avait été associé avec son voisin le Marquis d'Armaillé vers 1850. La légende inscrite au-dessous d'une très belle tête de brocard pendue dans la salle à manger en témoigne, ainsi que la dédicace sur un exemplaire du petit livre si recherché aujourd'hui du Marquis d'Armaillé traitant de la chasse du chevreuil : « Je t'envoie ma brochure à cheval sur nos vieux souvenirs et nos affections bien anciennes mais toujours jeunes. » C'est dans la préface de ce petit ouvrage dédié à son fils que le Marquis d'Armaillé écrit : « Chasse longtemps et toujours mon cher Henry... la chasse est plus qu'un plaisir, elle est une sécurité. » Si par hasard il arrivait que l'une de nos épouses se plaigne de notre amour excessif pour la chasse à courre, je ne saurais trop conseiller à mes collègues Maîtres d'Equipage d'user de cette phrase pleine de sagesse et de vérité.

L'équipage d'Armaillé quitta la Douve pour aller à la Blanchaye à quelques kilomètres de là, chez le Comte d'Andigné et devint le Rallye Vieil Anjou. Il fut remplacé par un équipage de lièvre en association avec M. Veillon de La Garoullaye : le Rallye Verzée que



mon grand-père, plus indulgent pour la « petite » vénerie, invitait de temps en temps à Champiré. M. de La Garoullaye qui avait à cette époque une soixantaine d'années venait toujours à pied de Combrée, 8 kilomètres, suivait la chasse et repartait de même. Toujours aidé, non pas d'une canne, mais d'un bâton. La fanfare « le Rallye Verzée » est bien oubliée aujourd'hui, ainsi que les paroles qui pourtant ne manquent pas d'esprit :

*« Sur les bords de la Verzée
Sont deux nobles chatelains
dont la meute renommée
Fait le bonheur des voisins
Leur cabinet de lecture
se trouve sur les chemins
Car c'est aussi de la littérature
Que de chasser les vieux bouquins. »*

Le Rallye Verzée, servi par un valet de chiens que M. de La Garoullaye appelait « Mèche au vent » découpait 15 à 20 chiens excellents et sonnait l'hallali très régulièrement. D'autres proches voisins et amis de Champiré chassaient le lièvre, venaient parfois découpler sur la propriété : Les Quatrebarbes. Mais leurs chiens, quoique d'un joli modèle manquaient de train et de sagesse. Si, une fois l'hallali fut sonné, ce fut grâce au coup de main décisif du briquet de pays nommé « Bidon » que mon père avait emprunté à son maître « le père Poupard ». Bidon était habitué à chasser seul pour son propre compte, il était malin et débrouillard... Il avait certainement beaucoup moins d'oreille que les jolis chiens des Quatrebarbes mais il était beaucoup plus efficace.

Puis ce fut la période tragique de la « Grande Guerre ».

Mon père ayant eu la chance d'en revenir, il monte le Rallye Araize vers 1920.

Au chenil : une douzaine de chiens de toutes races et de tous poils.

A l'écurie : une jument nommée « Princesse ».

Le Rallye Araize le plus souvent taquine les renards des environs.

Parfois il lui arrive de poursuivre la bête noire, mais sans prétention bien sûr, c'est pourquoi mon père porte en bandoulière son petit calibre vingt à chiens qui lui permet, sans descendre de cheval, d'envoyer une balle au passage d'une allée. Princesse est immuable au coup de fusil.

Si le Rallye Araize est invité dans des territoires plus éloignés, 20 ou 30 kilomètres, alors on attelle Princesse, 6 ou 8 chiens dans la carriole, la selle dans un coin et le garde suit à bicyclette. Princesse est excel-



lente : énergique et résistante, pas très grande, un peu commune, très doublée, à queue courte bien entendu. Malheureusement elle a un petit défaut; attelée elle est emballeuse... Mon père connaît bien sa jument, il sait que « si le palonnier lui chatouille un peu trop les fesses, elle se met à rigoler des oreilles, c'est alors très mauvais signe »... Mais cela n'arrive quand même pas si souvent... Néanmoins, un jour, à ces allures folles, il fallut aborder un virage sévère et voilà notre attelage dans le fossé les « quatre fers en l'air » sans trop de mal cependant pour le maître d'équipage et sa meute, mais ce sera pour Princesse la fin de sa carrière.

Le jour où mon père épouse en Picardie, Yvonne de Hauteclouque, un sang bouillonnant d'ardeur cynégétique entre dans la maison. A cette époque ce sont des briquets d'Artois qui chassent les innombrables chevreuils des bois de Belloy Saint Léonard et des environs. Connaissant les aptitudes à garder le change de cette race, on devine aisément la rareté des prises.

Mais, de même que dans le Sud-Ouest des veneurs chevronnés affirment que le Bleu de Gascogne est le seul à pouvoir réussir dans la région, de même mon grand-père, le Comte Adrien de Hauteclouque, affirme que le briquet d'Artois est le chien qui convient dans ses territoires du nord de la France.

Mon père réussit à convaincre son beau-frère Guy, Maître d'équipage en titre, qu'il prendra des chevreuils avec des grands bâtards et non des Artésiens. Cette appellation « bâtards » était souvent employée à cette époque, on ne l'entend plus aujourd'hui.

Le Rallye Scardon devient alors un équipage réussissant correctement; grâce aussi à la Brisée, excellent piqueux venant de faire plusieurs saisons chez M. Simons.

Bien sûr la façon de chasser des bâtards est bien différente de celle des Artésiens, ce qui fait dire à mon grand-père : « Guy ne prend pas les chevreuils, il les attrape ! »

Quelques années plus tard, Philippe, le fils cadet, devenu Général Leclerc dit à ses officiers pendant la campagne de Tunisie de faire le « vol-ce-l'est » des chars allemands. Bon sang ne saurait mentir.

Tandis que « l'oncle Guy » attrape ses chevreuils, le Rallye Araize court toujours le renard, découplant souvent ses bâtards avec ceux des La Lande, des Rougé et des Boispéan. Avouons la vérité : on attrape rarement. Mais plus les joies sont rares plus elles sont grandes. D'aucuns affirment que c'est toujours vrai. Lorsqu'il découple seul, mon père va en forêt d'Ombrée lancer l'un des deux renards qui l'habitent, car il prétend qu'il n'y en a que deux : un gros renard rouge et un charbonnier; il les baptise d'ailleurs respectivement « Brise Barrière » et « Brûle Pavé ». L'un et l'autre tiendront le coup gaillardement jusqu'à la guerre. 1939 sera leur armistice à eux.

C'est en 1948 que mon frère et moi rentrons dans la « Vénerie active », et pendant deux saisons avec M. Vénier et Alfred de Rougé, nous réunissons 50 chiens pour courir derrière les nombreux enfants et petits-enfants de « Brise Barrière » et de « Brûle Pavé » qui se relaient avec une telle adresse qu'ils réussissent très régulièrement à nous renvoyer au chenil, à la nuit, épuisés.

Alfred de Rougé, ayant un peu goûté de la chasse du chevreuil avec son père avant la guerre, nous encourage vivement à changer de voie. Mon père est réticent, il sent que cela modifiera quelque peu la simplicité et la discrétion de son petit équipage et puis surtout, le renard étant un animal nuisible, on peut le



chasser toute l'année. Tandis que le chevreuil : ça ouvre et ça ferme; alors que faire pendant ces longs mois de fermeture?...

Les débuts sont laborieux, je dirai même pénibles. Maintes fois nous entendons les conseils de grands veneurs : « Surtout, laissez faire les chiens. » Ce conseil vaut peut-être pour les autres mais pas pour nous, car si on laisse faire il ne se passe rien ou pas grand-chose, nos chiens ne chassent pas... A l'exception cependant de Volante appartenant à A. de Rougé, qui est une excellente chienne, mais ayant fait une saison au renard elle ne chasse le chevreuil qu'à la condition qu'il n'y ait pas de renard dans le bois...

Au cours de la première saison nous faisons une seule belle chasse qui aurait pu se terminer par un hallali mais nous sommes pris par la nuit. Plusieurs fois nous avons la chance à Ombrée de lancer un animal infirme, l'ayant vu de très près nous savons qu'il a le cou difforme et raide, mais ce n'est pas encore suffisant...

Une saison sans prendre, c'est normal mais nous pensons qu'il faudrait quand même sonner un ou deux hallalis à la seconde saison. Nos espérances sont largement dépassées puisque nous prenons le 7^e le 31 mars chez le Marquis de Charnacé en 7 heures un quart de chasse après un beau débouché que nous faisons bien entendu entièrement à pied. Notre meute est de si médiocre qualité qu'elle est en défaut à chaque instant. Nous sommes donc obligés de l'aider sans cesse.

Il est certain qu'ainsi nous apprenons beaucoup car nous devons saisir la plus mince indication que peut nous donner chacun de nos chiens. Rien ne doit nous échapper. En fait, ce lot de chiens modestes est une meilleure école qu'un lot de qualité. Certains amis prétendent et prétendront longtemps que « les Bodard n'ont pas besoin de chiens pour prendre ». Pour nous ce n'est pas un compliment, c'est une injure!

Bien sûr, il est utile, même très utile parfois, de connaître le pays, le terrain, d'avoir une certaine connaissance des animaux sauvages et de la nature, d'avoir le sens de l'orientation, d'être un cavalier résistant et hardi, etc...

Mais connaître et apprécier ses chiens « tout est là et n'est que là » disait le Commandant de La Bastide. Les

connaître est peut-être le plus facile à condition de les aimer, mais les apprécier à leur juste valeur en fonction de ce qu'on leur demande est beaucoup plus difficile.

Ce sont les bons chiens qui font prendre et non les autres. L'important est donc de savoir discerner qui sont les bons. Puis il faut les servir. Et à vrai dire : moins on les sert, mieux on les sert.

La médiocre qualité de nos chiens au début nous oblige à intervenir beaucoup. Et malgré quelques bonnes saisons nous devons continuer à intervenir beaucoup pendant longtemps.

Nos chiens sont trop sages. Ils sont de change vaincus, et tellement prudents qu'ils préfèrent ne pas travailler. Plus de la moitié d'entre eux refusent de lancer. C'est excessif. Nous prenons tout de même 31 chevreuils en 1956/57 et 32 en 1957/58.

Mais l'ankylostomose puis la rhino-amygdalite se chargent de stopper nos succès.

Ayant donc perdu un grand nombre de chiens, nous sommes obligés d'aller chercher ailleurs de nouveaux éléments. Ils viendront du Rallye Campine et du Rallye Ardillères. Une succession de croisements heureux nous permet assez rapidement après nos malheurs d'avoir un lot de chiens d'excellente qualité. On peut alors les « laisser faire ».

Nos interventions sont rares de même que nos sonneries et nos cris de forêt. Mais si nos interventions sont rares elles n'en restent pas moins nécessaires et déterminantes.

C'est sur nos chiens et sur nous que repose la réussite. Le territoire, le temps, la qualité des animaux nous les acceptons tels qu'ils sont. Ce n'est pas sur eux que nous devons rejeter la cause de l'échec mais sur nous et nos chiens qui n'avons pas su vaincre.

Le rallye ARAIZE - M. Diégo de Bodard Maître d'Equipage, et son frère M. Etienne de Bodard.

Cette illustration est en vente au prix de 20 F à nos bureaux - ou 25 F par envoi postal, payable à la commande. Photo J.Y. BOISSON.